



LEILA
MEACHAM

Best-seller du *New York Times*

LE VOL DES LIBELLULES



POCHE
C
CHARLESTON

LEILA MEACHAM

LE VOL DES LIBELLULES

1942. Alors que la Seconde Guerre mondiale fait rage, cinq jeunes Américains reçoivent une lettre du Bureau des services stratégiques les appelant à intégrer un programme d'espionnage. Issus d'horizons très différents, Samuel, Bridgette, Victoria, Chris et Brad deviennent rapidement amis au cours de leur formation, même si chacun garde pour lui la véritable raison qui l'a poussé à accepter cette mission. Une fois arrivés à Paris, ils endossent leur identité secrète et se livrent à un dangereux jeu du chat et de la souris avec les pouvoirs nazis qui occupent la ville. Jusqu'à une erreur fatidique qui entraînera l'arrestation et l'exécution de l'un d'entre eux.

Du moins est-ce ce qu'ils ont toujours cru... Car cinquante ans plus tard, quelqu'un semble bien décidé à remuer le passé...

« Captivant. Un haletant récit d'espionnage
et de faux-semblants. »

Publishers Weekly

Leila Meacham (1938-2021), originaire de San Antonio, au Texas, s'est mise à l'écriture après une carrière d'enseignante. Elle est l'autrice de plusieurs romans à succès, traduits en plus de 20 langues, qui se sont hissés en tête de liste des best-sellers partout dans le monde.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-412-0



9 782385 294120

9,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature étrangère



www.editionscharleston.fr

LE VOL
DES LIBELLULES

De la même autrice, aux éditions Charleston Poche :

Les Orphelins de Kersey

Le Ranch des trois collines

Les Roses de Somerset

La Plantation

Titre original : *Dragonfly*

Copyright © Leila Meacham, 2019

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Luc

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-412-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Leila Meacham

LE VOL
DES LIBELLULES

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc*



Pour Ann Ferguson Zeigler, encore et toujours.

« Le soleil a oublié de mourir
sur la colline, les lys ont éclos et la libellule
revient rêver sur la rivière. »

Inscription galloise

PERSONNAGES

LES AMÉRICAINS

(Bucky) SAMUEL BARTON : ingénieur civil

Nom de code OSS : Lodestar

(« étoile Polaire »)

Nom de couverture : Serge Beaulieu

BRIDGETTE LORING : styliste

Nom de code OSS : Labrador

Nom de couverture : Bernadette Dufour

CHRIS BRANDT : entraîneur d'athlétisme

Nom de code OSS : Lapwing (« vanneau »)

Nom de couverture : Claus Bauer

BRAD HUDSON : pêcheur à la ligne

Nom de code OSS : Limpet (« patelle »)

Nom de couverture : Bernhard Wagner

VICTORIA GRAYSON : professeur d'escrime
Nom de code OSS : Liverwort
(« hépatique »)
Nom de couverture : Viviane Colbert

Major ALISTAIR REYNOLDS : « l'homme en brun »,
responsable des
opérations de l'OSS,
basé à Berne

LES ALLEMANDS

Général KONRAD MARCH : responsable de
l'Abwehr, le service
de renseignement de
l'armée allemande

WILHELM MARCH : son fils

Sergent HANS FALK : son aide de camp

Colonel DIETER ALBRECHT : chef du contre-
espionnage du
Sicherheitsdienst (service
de sécurité ou SD)

Sergent KARL BRUNNER : son aide de camp

LES FRANÇAIS

ARMAND FOURNIER : écrivain à succès

NICOLAS CRAVOIS : le Spectre noir,
résistant

JEANNE BOUCHER : directrice de la maison
de couture du même
nom

CLAUDE ALLARD : marinier et responsable
d'un club de pêche à
la ligne

JULES GARNIER : chef du personnel
à la Sorbonne

GABRIELLE DUPRÉ : propriétaire d'une
pension de famille et
logeuse de Bucky

JACQUELINE GASTAIN : voisine du général
Konrad March

MAURICE CORBET : commissaire de police
judiciaire à Paris

Sœur MARIE-FRANÇOISE : mère supérieure du
couvent des Sœurs
de la Charité

JACQUES VOGEL : directeur de l'école
française d'escrime

HENRI BUREL : correspondant du
major Reynolds à Paris

PROLOGUE

Septembre 1962, Cambridge, Maryland

L'homme en brun referma le livre consacré aux opérations clandestines menées en France sous l'Occupation. Quelle étrange coïncidence ! Le doute n'était pourtant pas permis : les cinq agents décrits par l'auteur de cet ouvrage vite tombé dans l'oubli étaient bien ceux qu'il avait envoyés en mission à Paris à l'automne 1942. Quatre d'entre eux étaient rentrés, dont un *in extremis*, et le dernier reposait en France, dans une fosse anonyme. Du moins était-ce ce qu'ils croyaient tous...

Alistair Reynolds n'en revenait pas. Le destin avait voulu qu'il lise ce chapitre des *Grands stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale* presque vingt ans après avoir vu la plus formidable équipe d'agents infiltrés décoller d'Angleterre à l'aube en direction d'un

territoire hostile. Dans trois semaines, ils avaient même rendez-vous à Paris pour des retrouvailles, à une date suggérée par le membre manquant de l'équipe : le 23 septembre 1962.

Alistair parcourut la présentation de l'auteur. Ce John Peterson était-il vraiment un expert des services secrets durant la Seconde Guerre mondiale ? Nul n'en savait plus que l'homme en brun sur ce sujet.

Le fait que M. Peterson soit un inconnu pour lui, l'absence de notes, de bibliographie et le style médiocre, sans parler de sa publication par d'obscures presses universitaires, en 1956, avaient peu de chances de séduire un lecteur passionné par le second conflit mondial. C'était le titre de l'ouvrage qui avait attiré son attention, à la bibliothèque locale. Au fil de sa lecture, il s'était interrogé sur la validité de ces recherches. Dans ses remerciements, l'auteur ne citait aucune source. Il avait pu inventer cette histoire de toutes pièces et la faire passer pour un document historique. Si Alistair ne reconnaissait aucun personnage, le chapitre consacré aux activités clandestines de Dragonfly, une équipe de cinq agents ayant opéré durant les heures sombres de l'Occupation, était authentique. Alistair était bien placé pour le savoir : il en avait été le chef d'orchestre. Le stratagème décrit à la fin du livre était-il vraiment issu de l'imagination de son auteur ? Alistair l'ignorait mais il avait la ferme intention de le découvrir.

Sur la quatrième de couverture, le portrait de John Peterson montrait un homme chauve, à lunettes, au physique plutôt quelconque. Madison,

dans le New Jersey, se trouvait à quatre heures de route. Alistair décida d'appeler le lycée où l'auteur avait enseigné l'histoire.

Il eut la chance de tomber sur une employée administrative plutôt loquace.

— Je travaille ici depuis quarante-deux ans ! dit-elle fièrement, avant de répondre à ses questions : M. Peterson a quitté Madison depuis longtemps. Sa femme et lui ont divorcé... Non, j'ignore où il est parti ou s'il enseigne toujours. À mon avis, il a fait un long voyage en Europe. Il adorait l'Europe.

— L'Europe, répéta Alistair, pensif. Un pays en particulier ?

— Il aimait bien la France.

— Savez-vous s'il est encore de ce monde ?

— Nous n'avons pas été informés de son décès, en tout cas. Nous aurions reçu un faire-part.

— Vous croyez que son ex-femme me donnerait de ses nouvelles ?

L'employée émit un grommellement de dédain.

— Cette traînée a disparu avec son amant juste après avoir plumé le pauvre M. Peterson.

Alistair la remercia avant de raccrocher, puis il appela les renseignements pour obtenir le numéro de téléphone de la maison d'édition de Peterson, à Trenton, dans le New Jersey. Aucun résultat. Ils avaient sans doute mis la clé sous la porte. Alistair ne se découragea pas pour autant. Il était resté en contact avec une organisation susceptible de localiser les personnes les plus discrètes. Il n'aurait qu'à appeler un ami de la CIA avec qui il avait travaillé à l'OSS, le bureau des services stratégiques, pour se lancer sur la piste de John Peterson. En attendant,

il inviterait les membres survivants de Dragonfly à lire le dernier chapitre des *Grands stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale*.

Par chance, ils étaient tous sur leur lieu de travail, en cette fin de vendredi après-midi. À quarante-deux ans, ils étaient encore jeunes et actifs. Quoique dispersés dans plusieurs États, ils ne s'étaient pas perdus de vue depuis leurs premières retrouvailles, à New York, le 23 septembre 1945. Dans un premier temps, Alistair avait rechigné à entretenir ces relations, mais les jeunes l'invitaient aux mariages, baptêmes et autres célébrations. En réalité, ils formaient une grande famille.

Il contacta d'abord Labrador. Il avait gardé l'habitude d'utiliser leurs noms de code, tout comme eux l'appelaient toujours « major ».

Labrador réagit à son résumé du dernier chapitre de John Peterson par un long silence. Alistair lui accorda le temps d'envisager la possibilité qu'il y ait une once de vérité dans les affirmations extravagantes de l'auteur.

— Je n'y crois pas, dit-elle enfin. Les autres ont assisté à l'exécution depuis la fenêtre de leur cellule. Ce Peterson a inventé cette histoire sans queue ni tête pour conforter sa théorie du stratagème.

— J'ai tendance à penser la même chose, admit Alistair, mais je veux que vous lisiez tous ce texte et que vous me fassiez part de votre avis. Pendant ce temps, je vais essayer de débusquer John Peterson.

— S'il est mort, nous ne saurons jamais.

— Il y a des moyens de se renseigner. Je vais y travailler.

— Bon sang, major... Et si cette conclusion était avérée ?

— Dans ce cas, il faudra enquêter. Le livre est certainement épuisé. Si toi et les autres n'en trouvez aucun exemplaire, je ferai des photocopies du chapitre pour vous l'envoyer.

Le dernier chapitre des *Grands stratagèmes de la Seconde Guerre mondiale* affirmait que le membre disparu de Dragonfly avait survécu au peloton d'exécution alors que trois de ses camarades avaient assisté à la scène. Une mascarade aurait été planifiée avec soin pour duper les SS. Les réactions des autres allèrent de l'incrédulité à la colère face à la cruauté des allégations de l'auteur. Aucun n'avait raconté ses exploits et John Peterson n'avait contacté personne pour solliciter un entretien.

Après son ultime appel, Alistair demeura perplexe. Et si le membre disparu de Dragonfly vivait en Europe comme l'affirmait Peterson ? L'exécution avait eu lieu le 11 juin 1944, dix-huit ans plus tôt. Et si aucun membre de Dragonfly n'avait péri ?

Il existait un moyen de le découvrir.

L'homme en brun ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit une pile de dossiers au nom des candidats retenus pour l'opération Dragonfly. Alistair les avait conservés après le démantèlement de l'OSS, en octobre 1945, par le président Truman. S'il n'était pas intervenu, les dossiers prendraient la poussière dans les archives gouvernementales. Leurs noms, leurs missions seraient oubliés tels ceux de tant d'hommes et de femmes courageux ayant risqué leur vie pour leur pays. Alistair admirait la bravoure et l'altruisme de ces cinq jeunes

volontaires dans la Ville Lumière qui vivait des heures bien sombres.

Il composa le numéro personnel de son ami de la CIA à Langley, en Virginie. Au terme de leur conversation, il porta sa pile de dossiers vers son fauteuil en s'efforçant de ne pas songer au paquet de cigarettes rangé dans le tiroir de la table basse. Hélas, son envie de fumer l'emporta sur les mises en garde de son médecin, qui le disait au bord de l'emphyseme. Confortablement installé, les pieds sur son pouf, il ouvrit le premier dossier.

Agacé par la médiocrité du texte de Peterson, Alistair fut pris d'une envie impérieuse d'écrire son propre ouvrage pour relater les prouesses de Labrador, Liverwort, Lodestar, Limpet et Lapwing, les noms de code de ces Américains dont les aventures avaient commencé en mai 1942.

Mai 1942, Washington

P our les chanteurs de la chorale de la St. Luke's Episcopal Church, dans la 15^e Rue, à Washington, il était « l'homme en brun ». S'il chantait avec eux depuis deux ans, lorsqu'il était en ville, très peu d'entre eux savaient qu'il se nommait Alistair Reynolds. Vêtu de son éternel costume marron, il se présentait le mercredi soir pour la répétition. Ensuite, il ne s'attardait pas pour prendre du café et des biscuits avec les trente choristes. Le chef de chorale estimait qu'Alistair avait une voix d'une rare beauté. Il l'aurait volontiers nommé premier ténor s'il avait pu compter sur sa présence chaque dimanche. Hélas, Alistair avait des responsabilités confidentielles qui l'empêchaient d'être assidu.

Ce jour-là, l'homme en brun remit une liste de noms, d'adresses et de renseignements personnels

au colonel William J. Donovan, que ses amis – et ses ennemis – surnommaient Wild Bill. Les hommes se trouvaient dans le bureau du directeur de l'OSS, le bureau des services stratégiques, la première agence de renseignement américaine créée après l'entrée en guerre des États-Unis pour collecter des informations et mener des actions clandestines non ordonnées par d'autres organisations. Le président Franklin D. Roosevelt avait nommé Wild Bill à sa tête. L'officier le plus décoré de la Première Guerre mondiale, éminent avocat dans le civil, avait repris du service en 1942 avec le grade de colonel.

L'un des objectifs était d'infiltrer en territoire ennemi des agents entraînés aux opérations de renseignement. Bill Donovan dirigeait son organisation depuis un vaste bureau situé au premier étage d'un bâtiment qui, à cause du caractère secret des activités qui s'y déroulaient, avait le surnom de « Kremlin ». Son adjoint attendit sa réaction en savourant la brise printanière qui entraît par une fenêtre offrant une vue sur le Potomac.

— Tu as entouré cinq noms, Alistair, fit remarquer Donovan. Pourquoi ceux-là ?

— Brad Hudson et Christoph Brandt parlent couramment allemand et ont une bonne compréhension du français. S'ils sont engagés, ils bénéficieront d'une remise à niveau. Samuel Barton, qui parle un français parfait, a étudié l'allemand à l'université. Bridgette Loring parle couramment le français et l'allemand, comme Victoria Grayson. Outre ces compétences linguistiques, ils possèdent des qualifications qui font d'eux les plus à même de

mener à bien les missions que j'ai en tête. De plus, ils sont célibataires.

Le regard d'Alistair exprima ce que les deux hommes acceptaient tacitement : *ils n'étaient donc pas irremplaçables.*

— Seul Brad Hudson a des responsabilités familiales, poursuivit-il. Il ne sera peut-être pas dans le coup. Samuel Barton, l'ingénieur civil en fin d'études, a demandé un formulaire de candidature et j'ai rendez-vous avec lui lundi, à Oklahoma City, sa ville d'origine. Vous avez entendu parler de Victoria Grayson, de Williamsburg, en Virginie. C'est l'escri-meuse qui a attiré mon attention en 1940.

— Ah oui, les Grayson de Virginie. Ils sont riches à millions, commenta Donovan. Espérons qu'elle sera partante.

— Notre agent de liaison à Paris est en place et l'attend de pied ferme.

Bill Donovan posa la liste et observa son adjoint avec attention.

— Tu as fait preuve de génie pour obtenir ces noms, mon cher.

Alistair accepta ce compliment d'un léger hochement de tête. La confiance de son patron était ce qu'il préférait dans sa collaboration avec Wild Bill Donovan, qui le laissait faire son boulot sans lui imposer la lourdeur d'un comité. L'année précédente, l'homme en brun avait eu l'idée d'utiliser le papier à en-tête de l'OSS pour écrire aux directeurs de certains départements universitaires afin d'obtenir des noms d'étudiants parlant parfaitement l'alle-mand et le français, qui se verraient proposer de « servir la sécurité des États-Unis au sein d'une unité

spéciale ». Le courrier sollicitait les détails connus sur la vie personnelle de ces candidats potentiels : famille, amis, passions, loisirs, vie associative, appartenance religieuse, goûts, tempérament, opinions politiques, etc. Le papier à en-tête avait produit l'effet escompté. Les réponses de nombreux professeurs lui avaient permis de dresser la liste que parcourait son patron.

— Parle-moi un peu de ces jeunes, fit Wild Bill. Où en sont-ils ? Je veux dire, dans la vie...

— Ils sont tous nés en 1920, répondit son adjoint avec enthousiasme. Ils ont donc vingt et un ou vingt-deux ans. Samuel Barton, *alias* Bucky, est susceptible d'être mobilisé, même si son nom n'a pas encore été tiré au sort. Bridgette Loring est étudiante au Stephens College et sera bientôt diplômée en stylisme et illustration. Il paraît que c'est une future Coco Chanel. Elle s'est vue proposer un poste à la J. L. Hudson Company, à Detroit, mais elle rêve d'être styliste dans une maison de haute couture.

— Paris devrait l'attirer, commenta Wild Bill.

— Victoria Grayson et Christoph Brandt sont diplômés et déjà dans la vie active. Victoria est traductrice du français pour les éditions G. P. Putnam's Sons, à New York, et Christoph est professeur et entraîneur d'athlétisme dans un lycée d'Austin, au Texas. Il se fait appeler Chris et déteste la forme allemande de son prénom.

— C'est bon signe, ça, estima le colonel. Pourquoi Brandt ne s'est-il pas porté volontaire pour combattre ? Il a terminé ses études depuis deux ans.

— Il a été réformé car il lui manque un pouce. Une malformation de naissance. Les services

médicaux de l'armée refusent de l'incorporer malgré son insistance. D'après son ami professeur qui m'a fourni ces informations, Christoph a fait son possible pour prouver que ce pouce manquant n'est en rien invalidant. Les militaires n'ont rien voulu entendre. C'est un excellent athlète.

Le colonel consulta la liste en grommelant :

— Et Brad Hudson ?

— Il est le seul à ne pas avoir fréquenté l'université. Il habite Meeker, dans le Colorado, et travaille dans une exploitation forestière. Il est dispensé de conscription pour responsabilités familiales. Son père est mort lors d'un accident du travail et il doit nourrir sa mère, sa sœur et deux enfants qu'ils ont recueillis alors qu'ils étaient à la rue.

Les yeux d'un bleu perçant de Wild Bill Donovan se posèrent sur lui :

— Qu'est-ce qu'il fait sur cette liste ?

— Il parle couramment allemand.

— Et alors ?

— C'est aussi un passionné de pêche à la ligne.

— En quoi cela nous est-il utile ?

— Le général March l'est aussi.

Wild Bill Donovan s'adossa plus confortablement dans son fauteuil en cuir usé, l'air pensif.

— Je vois. Qu'est-ce qui te fait croire que tu parviendras à éloigner Brad de sa famille ?

— Rien. En réalité, j'en doute, mais il possède les compétences nécessaires à cette mission. C'est le seul candidat que j'ai contacté. Ayant quelques jours devant moi, j'ai eu envie de faire un saut dans le Colorado pour taquiner le goujon... ou plutôt la truite arc-en-ciel. C'est la saison.

Le colonel Donovan opina du chef.

— Et les autres ? s'enquit-il. Ils seront partants ?

— Je l'ignore. Tout dépend de leur haine des nazis. La grand-mère de Bridgette Loring a été torturée et son grand-père assassiné par les Allemands lors de la dernière guerre. La tante de Brad Hudson a épousé un rabbin et ils ont été victimes de l'un des premiers pogroms d'Hitler pour chasser les Juifs d'Allemagne. Les grands-parents de Victoria Grayson vivent à Londres. Son frère et son fiancé pilotent des Spitfire pour la Royal Air Force au sein des Eagle Squadrons. La mère de Samuel Barton est très liée à des groupes antifascistes à Paris.

— Qu'en est-il de l'allégeance de Christoph Brandt ? Je vois que ses parents descendent des fondateurs d'une communauté allemande au Texas. New Braunfels, je crois.

— Du nom d'un prince de Solms-Braunfels, en Allemagne. J'en saurai davantage après l'avoir interrogé. Selon son professeur, il ne supporte pas d'être associé à ses origines, surtout en ce moment.

— Que sait-on de leur vie sentimentale ? À leur âge, ils doivent être amoureux. D'après les descriptions, ils sont séduisants. Cela risque-t-il de poser problème ?

— Pour les missions que j'ai en tête, répondit Alistair, leur charme sera un atout. Quant aux éventuelles liaisons, je n'en serai informé que lors des entretiens.

— Quelle est la prochaine étape ?

— Les lettres qu'ils vont recevoir comporteront un numéro de téléphone. S'ils appellent, on me les passera immédiatement.

— Et si tu n'as aucune nouvelle ?

— Je les contacterai personnellement, si le budget me le permet.

— Absolument. Quand partent les lettres ?

— Ce soir.

D'une chemise portant la mention « top secret », l'homme en brun sortit cinq feuilles glissées sous le rabat d'une enveloppe.

— Il ne manque plus que votre signature pour que les invitations soient officielles.

Wild Bill Donovan jeta à peine un coup d'œil à la première lettre avant d'y apposer son paraphe.

— J'espère que je ne signe pas leur arrêt de mort..., murmura-t-il.